

JESSICA SERRA

LA BÊTE EN NOUS



humenSciences
MONDESANIMAUX

LA BÊTE EN NOUS

JESSICA SERRA

**LA BÊTE
EN NOUS**

humen**S**ciences



Prolongez l'expérience avec la newsletter de Cogito
sur www.humensciences.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art. L122-4). Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Figure page 114 : © Extrait de la figure 2 de l'article scientifique « *Fumito Kawakami, Masaki Tomonaga, & Juri Suzuki, The first smile: spontaneous smiles in newborn Japanese macaques (Macaca fuscata). Primates, 2017, 58(1), 93-101* », <https://doi.org/10.1007/s10329-016-0558-7>

ISBN: 9782379312762

Dépôt légal: mars 2021

© Éditions humenSciences / Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris
Tél. : 01 55 42 84 00
www.humensciences.com

humenSciences **MONDESANIMAUX**

Collection dirigée par
Jessica Serra

Et si, au lieu de regarder les animaux avec nos yeux, nous les regardions avec les leurs ?

Pulvérisant le mythe entretenu de l'animal-machine, les découvertes scientifiques livrent aujourd'hui un regard inédit sur le royaume des bêtes. Intelligence, émotions, capacités langagières ne sont plus l'apanage de l'Homme.

S'ils partagent le même milieu que nous, les animaux perçoivent et se représentent leur environnement chacun à leur manière. Pourvus d'équipements sensoriels spécifiques, ils prélèvent de manière sélective certains indices porteurs de sens et évoluent dans un univers qui leur est propre. Ainsi, notre monde d'humain n'en est qu'un parmi des millions d'autres.


Ce changement de perspective nécessite un effort, car il nous oblige à repenser notre place, non pas au-dessus des autres êtres vivants, mais parmi eux, et il nous permet de découvrir l'infinie richesse des mondes animaux, l'éblouissante complexité des « bêtes ».

À la lumière de la science, cette collection propose d'entrouvrir les portes de ces autres mondes, en offrant une nouvelle lecture du vivant... et donc de nous-mêmes !

SOMMAIRE

1. LE DÉNI DE NOTRE ANIMALITÉ.....	13
L'humanité, un concept relatif?	19
Une animalité enfouie.....	33
2. UNE INTELLIGENCE À PART?	55
À chaque espèce son image du monde	58
L'homme ne naît pas humain, il le devient	60
Existe-t-il une essence de l'humanité?	65
3. NOS ÉMOTIONS SONT BESTIALES	103
À la recherche du bonheur.....	105
Sommes-nous les seuls à pleurer?	121
Au fond de toute beauté gît quelque chose de bestial.....	129
4. VICES ET VERTUS.....	139
Les racines animales de la morale	140
Le mal est-il le propre de l'homme?	153
Un primate écocidaire.....	167
5. BÊTE DE SEXE?	173
Les atours de la séduction.....	176
L'amour avec un grand A n'est pas l'apanage de l'homme!....	185
Un partenaire à la vie, à la mort?.....	192
L'homme n'a pas le monopole du plaisir	197
Humains et animaux s'adonnent aux plaisirs solitaires.....	203
L'homosexualité est dans la nature	206
Des pratiques immorales chez les animaux?	214
ÉPILOGUE.....	223
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES	227
REMERCIEMENTS.....	261

À VOIR !

Au cours de votre lecture, vous rencontrerez ce symbole: .
Il vous signale qu'une vidéo est disponible sur le site du livre
avec le code QR:



ou à l'adresse suivante :

<https://www.laviesecretedesanimaux.com/videos-labete>

Pour Jérôme

1

LE DÉNI DE NOTRE ANIMALITÉ

« La suprématie dont l'homme a hérité sur la terre ; le pouvoir humain du discours articulé ; le don humain de la raison ; le libre arbitre et la responsabilité humaine ; la chute et la rédemption de l'homme – toutes ces choses sont absolument inconciliables avec la notion dégradante de l'origine de brute de celui qui fut créé à l'image de Dieu... »

SAMUEL WILBERFORCE (évêque anglais),
« *Is Mr. Darwin a Christian?* », *Quarterly Review*, 1860.

« **E**st-ce par votre grand-mère ou par votre grand-père que vous préférez être apparenté à un singe ? » C'est ainsi que démarra, en juin 1860, la légendaire joute verbale entre l'évêque anglais Samuel Wilberforce et son compatriote, le paléontologue Thomas Henry Huxley – joute également appelée « débat d'Oxford ». Question à laquelle Huxley répondit en substance qu'il n'éprouvait nulle honte d'avoir un singe comme ancêtre, mais qu'il en éprouverait si son ancêtre avait

été un religieux s'occupant de questions scientifiques dont il ne connaissait rien. Des voix s'élevèrent aussitôt au sein du Muséum d'Oxford, protestant contre cette offense faite à la religion. Dans le chahut, on aperçut le vice-amiral Robert FitzRoy brandissant une Bible et implorant l'assemblée de « croire Dieu plutôt que les hommes ». Comment pouvait-on imaginer des primates comme aïeux ? Grottesque ! Et répugnant. Huxley était en fait le fidèle ami de Charles Darwin, ce naturaliste anglais qui avait suivi de longues études de théologie et que connaissait très bien FitzRoy. Âgé de seulement vingt-deux ans, Darwin avait été invité sur son bateau, le *Beagle*, à l'occasion d'une grande expédition scientifique. FitzRoy, météorologue et grand spécialiste des relevés topographiques, recherchait un compagnon de voyage éduqué pour lui tenir compagnie et fit appel à plusieurs de ses connaissances, qui déclinèrent l'offre. Ce fut finalement le jeune Charles, vivement recommandé par ses pairs, qui fit l'affaire. Ce dernier venait de terminer ses études de théologie et prépara avec entrain son équipement, destiné à ramener de nombreux spécimens de ses aventures scientifiques.

Cet incroyable périple débuta une journée de décembre 1831 et dura presque cinq ans, dont trois passés sur la terre ferme, durant lesquels Darwin explora sans relâche de nombreux territoires – entre autres l'Argentine, la Patagonie, le désert d'Atacama et la cordillère des Andes. Sur les îles Galápagos, le jeune homme s'aperçut que certaines espèces de pinsons, incapables de se reproduire ensemble, se ressemblaient énormément. Il comprit rapidement que chacune présentait des caractéristiques adaptées au milieu dans lequel elle évoluait. C'est là que son génie lui permit d'élaborer une hypothèse

LE DÉNI DE NOTRE ANIMALITÉ

fondatrice, qui mit à mal la Création relatée dans la Bible et la théorie de la fixité des espèces. Pour lui, les animaux avaient forcément un ancêtre commun qui s'était modifié au cours du temps, pour donner naissance à la multitude d'espèces que l'on connaît aujourd'hui. Révolutionnaire ! Cette transformation adaptative des espèces s'opérait par le biais d'une sélection naturelle : « Les variations favorables auraient tendance à être préservées, et les défavorables à être détruites. Il en résulterait la formation de nouvelles espèces¹. » Mais, à l'époque, pour éviter les critiques, le jeune Darwin préféra garder son idée secrète. Ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard, en 1859, qu'il décida de coucher sur le papier sa théorie dans son ouvrage *L'origine des espèces*², dont le premier tirage fut épuisé en une seule journée. Alors, en 1860, quand FitzRoy se retrouva face à Huxley soutenant la thèse de celui qu'il avait pris sous son aile, vingt-cinq ans plus tôt, son sang ne fit qu'un tour : le météorologue, fervent croyant, défendit *mor-dicus* « l'argument du dessein », selon lequel la perfection des structures organiques prouvait la main de Dieu. Le vice-amiral n'aurait jamais pu se douter que le jeune garçon avec lequel il avait tant échangé, celui-là même qu'il avait accueilli sur son célèbre navire pour lui tenir compagnie, sonnerait un jour le glas de la Création.

Pour la première fois depuis des millénaires, Darwin réinscrivait l'Homme dans le règne animal. Sa théorie de l'évolution créa un immense malaise, car elle balaya instantanément les frontières entre l'Homme et les bêtes, propulsant Sapiens dans un vortex composé de millions d'espèces. De quoi donner le tournis... D'autant que, contrairement aux idées reçues, ce précepte scientifique ne nous explique pas seulement que

LA BÊTE EN NOUS

nous descendons d'un singe, mais bien que nous sommes des singes, et même des singes « nus » – comme le souligne le zoologiste anglais Desmond Morris dans l'un de ses ouvrages³. Nous avons tous en tête le célèbre dessin, paru en 1965, où l'on voit un primate se lever progressivement pour aboutir à l'Homme moderne. Mais attention à l'interprétation que l'on pourrait en faire : l'Homme moderne ne descend pas d'une lignée nette qui débiterait d'un ancêtre commun avec les autres primates pour arriver à lui ; il provient de toute une lignée de singes et de croisements multiples. Le passage de la marche à quatre pattes à la station debout donne l'idée d'une direction, comme si tous les changements évolutifs avaient suivi un escalier jusqu'à aboutir, en un point culminant, à la version finie de l'Homme moderne. Il n'en est rien. L'évolution est mouvante et imprévisible.

Plutôt que d'imaginer un arbre évolutif en deux dimensions et des lignes continues, comme il est encore courant de l'observer dans les livres de biologie, projetez-vous dans un univers en trois dimensions, où l'arbre de la vie ne cesse de croître, avec des millions de branches allant dans des milliers de directions, s'entrelaçant par endroits ou s'arrêtant brusquement à cause d'un phénomène d'extinction. Chaque petit bourgeon représente une espèce qui se transformera elle-même en une nouvelle branche. L'être humain ne se situe pas à l'extrémité de la plus jolie branche, à la cime de l'arbre. Il est un petit bourgeon positionné sur une brindille semblable aux autres et, comme tous les autres petits bourgeons, il se transforme en permanence et continue son évolution. L'alimentation, l'exposition aux pathogènes, les conditions climatiques, la pollution et bien d'autres facteurs impactent nos gènes, en perpétuelle

LE DÉNI DE NOTRE ANIMALITÉ

interaction avec l'environnement. Scott D. Solomon, biologiste de l'université Rice, au Texas, explique qu'à partir des données de séquençage humain, les chercheurs ont la preuve que la sélection naturelle continue à influencer nos gènes. Et cela ne se fait pas à l'échelle d'un millénaire ou d'un siècle, mais à celle, beaucoup plus rapide, d'une génération. L'ADN d'un nouveau-né, par exemple, comporte en moyenne une soixantaine de mutations comparativement aux génomes de ses parents. Nos enfants ne sont pas une simple synthèse de nos gènes : ils sont une nouvelle version de l'être humain.

Ainsi, selon les gènes que nous avons reçus de nos ancêtres, certains d'entre nous, une fois adultes, digèrent parfaitement le lait tandis que d'autres ont beaucoup plus de mal. Au temps de la préhistoire, aucun de nos ancêtres n'était capable de métaboliser ce liquide après le sevrage. Certains gènes stoppaient la production de l'enzyme nécessaire à sa digestion, puisqu'une fois sevrés, vers l'âge de trois à quatre ans, les jeunes n'avaient plus accès à ce fluide maternel fabriqué uniquement pendant la lactation. Les conditions changèrent il y a neuf mille ans, lorsque les Hommes débutèrent la domestication de certains animaux (vaches et moutons notamment). Ils purent alors, même adultes, non pas boire le lait de leur mère mais celui de leurs bêtes ; un breuvage dont la teneur en nutriments accroissait considérablement leurs chances de survie. Certains individus, présentant des modifications de leur génome leur permettant de continuer à fabriquer la fameuse enzyme après le sevrage, eurent un avantage sélectif et transmirent cette mutation à leur descendance. Ces hommes et ces femmes purent ainsi boire du lait toute leur vie. Aujourd'hui, cette mutation est présente dans un quart

de la population mondiale, avec une forte disparité entre les Nord-Européens et Nord-Américains qui, pour la plupart, consomment des produits lactés sans difficulté, alors que les Africains, Sud-Américains et Sud-Asiatiques présentent en grande majorité une intolérance au lactose.

Un autre exemple illustre le modelage de notre génome par l'environnement au cours des générations. En Argentine, une équipe de chercheurs suédois a découvert une population capable de résister beaucoup mieux que les autres humains à de fortes concentrations en arsenic dans l'eau consommée⁴. Dans la ville de San Antonio de los Cobres, la présence de ce composé toxique est vingt fois plus importante que le seuil fixé par l'OMS. Si l'on fait boire cette eau à un Européen, par exemple, il montrera des signes sévères d'intoxication. La professeure en biologie évolutive Carina M. Schlebusch, de l'université d'Uppsala, en Suède, et ses collègues ont pu, en comparant cette population argentine à d'autres populations sud-américaines, démontrer l'existence, chez les premiers, d'une variation sur un gène impliqué dans le métabolisme de l'arsenic – la façon dont nos corps dégradent et excrètent cette substance toxique. Elle découvrit ainsi que la population de San Antonio avait développé une résistance au métalloïde. En réalité, le génome humain est en constante transformation, par un jeu de mutations intervenant sur chaque génération. L'Homme moderne n'est donc pas la fin d'un processus évolutif ; il continue d'être assujéti aux lois de l'évolution.

Au regard de sa nature animale et de son caractère mouvant, définir le propre de l'être humain devient une tâche ardue. Puisque l'Homme d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier et ne sera pas celui de demain, se pose la question de la nature